

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 37

Artikel: Le butin du zouave : [suite]
Autor: France, Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

forme la plus banale, la plus usitée et celle qui résume le mieux le sens de toutes les autres. Chez nous, en effet, on ne conçoit guère qu'on aborde quelqu'un que l'on connaît un peu sans lui demander des nouvelles de sa santé. Notez en passant que c'est si bien là une formule que très souvent on n'attend même pas la réponse, celle-ci étant le plus souvent bien facile à deviner à l'air de la personne que l'on interroge.

» Lorsqu'on est introduit pour affaires auprès d'une personne tenant un rang élevé, on s'incline sans mot dire et on expose aussitôt le but de la visite, à moins que le personnage en question ne prenne le premier la parole, auquel cas on l'écoute sans l'interrompre jusqu'à ce qu'il ait achevé sa communication.

» Les formules *Monsieur, Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer*, ou *Je vous salue bien*, ont vieilli. Car, il faut bien le reconnaître, l'allure généralisée des rapports étant devenue plus familière, le simple *Bonjour* s'est répandu, et c'est le ton avec lequel il est dit, l'air du visage, la tenue de la personne le prononçant, qui lui donnent son caractère plus ou moins respectueux ou familier.

» On n'aborde jamais une femme ou un homme par un *Comment allez-vous?* sans que cette phrase ait été précédée d'une formule de salutation.

» Les formules à employer en quittant les personnes que l'on salue sont plus nombreuses que celles de l'abord et admettent une très grande diversité.

» La plus commune, lorsqu'on n'est pas familier avec ceux que l'on quitte, c'est : *Monsieur... Madame...* et l'on salue en disant ce mot, sans ajouter ni le nom de la personne ni aucune autre phrase. On dit de même : *Monsieur le Ministre...*, *Monsieur le Préfet...*, *Monseigneur...*, et l'on salue. Cependant, il est mieux d'ajouter une courte phrase. Celle-ci, pour être bien venue, doit se fondre, pour ainsi dire, dans une phrase précédente exprimant, soit un remerciement, soit une espérance et doit se dire sur un ton à la fois respectueux et gracieux : « Je ne saurais trop vous remercier, de votre si bienveillant accueil et je vous prie de recevoir l'expression de tout mon respect... » Mais la plupart du temps, l'interlocuteur ne vous laisse pas achever, et la formule est soupçonnée, devinée plutôt que dite... Ce qui est le comble de l'art pour une formule. On est bien sûr alors de ne pas commettre ce que l'on appelle des impairs.

» Familièrement le *Au revoir*, *chère madame*, *chère amie*, *cher ami*, *mon ami*, *ma chère*, etc... remplace toutes les formules et rien n'est plus charmant que ces mots dit avec toute simplicité et accompagnés d'un gracieux sourire et d'un bon regard.

» Un homme, même familier avec

une femme, lui dira : *Madame, chère Madame, je vous présente mes hommages* ou plus brièvement *Mes hommages*, et il s'inclinera en disant ces mots.

» Dans quelques provinces du Midi, le mot *adieu* remplace le *bonjour* et le *au revoir*. On s'aborde en se disant : *Adieu Un tel*, comment allez-vous? Cela, on le voit, est tout à fait anormal, le mot *adieu* étant plutôt à *Dieu!* et exprimant un souhait, un vœu, de celui qui reste en faveur de celui qui s'en va : *Allez à Dieu! Que Dieu vous garde! Nous nous reverrons s'il plaît à Dieu! A Dieu de vous garder!* etc., etc...

» C'est cette signification sous-entendue et cependant bien claire qui a fait réserver pour le moment d'une réelle séparation ce mot qui, dans toutes les âmes poétiques et délicates, éveille en effet une idée pénible ou douloureuse.

» Un *adieu* est toujours un peu une fin; il est gros d'incertitude; il évoque la pensée de l'oubli, il fait songer aux difficultés du revoir, à l'absence et au vide qu'elle apporte avec elle... Ne nous disons pas *adieu* dans nos rapports journaliers. Que ceux-ci soient toujours illuminés par la douce clarté de l'espérance qui nous fait dire : *Au revoir! au revoir!* à ceux qui nous sont sympathiques comme à ceux que nous aimons.

» En résumé, quand il s'agit de formules verbales de salutation, on peut remarquer que celles reconnues par la loi de l'étiquette sont rares, que celles imaginées par le bon goût sont nombreuses, et que celles trouvées par le sentiment, c'est-à-dire nées de la sympathie sont multiples.

» A nous de savoir choisir ces dernières. Ou plutôt non, ne choisissons rien, laissons parler notre cœur, tout simplement. Avec un mot, il sait, lui, exprimer des choses que les formules les plus académiques ne feront jamais entendre. »

LE BUTIN DU ZOUAVE

par JEANNE FRANCE.

II

Toutes les dispositions stratégiques avaient été habilement et prudemment prises dans l'après-midi du 7 septembre 1855, aussitôt après le dernier conseil de guerre où l'assaut avait été définitivement résolu. Dès le matin du 8, toutes les troupes étaient à leur poste; un peu avant midi, chacun était prêt pour le grand effort. Le général en chef, Pélissier, qui avait remplacé Canrobert depuis le 19 mai précédent, occupait la redoute Brancion, au Mamelon-Vert, récemment tombé en notre pouvoir, dont il avait fait son quartier général. Les généraux de Salles et Bosquet étaient à leur poste; il ne devait être fait aucun signal, toutes les montres ayant été réglées pour qu'à l'heure indiquée, — midi — l'attaque fut commencée simultanément par chacun de ceux qui devaient y prendre part.

Aussi à midi juste, toutes les batteries

cessèrent de tonner, se bornant à prendre un tir plus allongé sur les réserves de l'ennemi... à la voix de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, de Dulac et de la Motte-Rouge sortirent des tranchées...

Les clairons et les tambours battent et sonnent la charge, et nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi.

C'était à la division du vaillant Mac-Mahon qu'était échu l'honneur de s'avancer la première... L'une de ses brigades, le 1^{er} de zouaves en tête, suivi du 7^{me} de ligne, ayant à sa gauche le 4^{me} chasseur à pied, s'élança contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff.

Francis et Gaspar étaient là, avec leurs braves camarades du 1^{er} de zouaves, ardents, entraînés, électrisés, oubliant la mort qui les guettait, la baïonnette en avant, l'œil fixé sur le haut de ce talus où il fallait parvenir à tout prix.

L'entreprise ne paraissait rien moins que facile, pourtant; la largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendaient l'ascension excessivement pénible.

Mais enfin ils y arrivent, nos braves, sans souci de l'ennemi qui les y attend, sans prendre garde aux morts et aux mourants qu'ils ont laissés en arrière; le parapet est garni de Russes furieux, enragés, qui se font stoïquement tuer sur place, et, à défaut de fusils, se font des armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qui se trouve sous leurs mains.

C'est la lutte corps à corps, l'un de ces combats émouvants et héroïques dans lesquels il faut toute notre intrépidité française pour vaincre... Grâce à elle, l'avantage de cette lutte gigantesque est pour nous; nos soldats pénètrent dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui vainement essaient de résister encore, et, peu d'instant après, le drapeau français flotte sur Malakoff.

L'un des premiers, Gaspar avait pénétré dans Malakoff; Francis le suivait de près; tout à coup, il vit son camarade chanceler et battre l'air de ses bras; un rude coup d'écouvillon sur la tête, porté par un Russe aux abois, avait étourdi le pauvre diable; tuer d'un coup de baïonnette en plein cœur le Russe qui menaçait de récidiver, entraîner Gaspar dans un recoin, à l'abri du parapet, et porter à ses lèvres une gourde contenant de l'eau-de-vie, fut pour le digne garçon l'affaire d'un instant.

Il ne fallut qu'un instant aussi pour remettre Gaspar; son bonnet avait amorti le coup, et son crâne était de force à en supporter bien d'autres. Il se borna à faire nouer solidement sur son front sanglant un mouchoir, puis, serrant la main de son infirmier, retourna au combat.

— Matin, grommela Francis avec une expression à la fois désolée et comique, tu as de la chance, toi... C'est peut-être la croix d'honneur que ce Cosaque-là t'a plantée sur le front.

— L'as-tu remercié de ma part au moins? demanda l'autre gaiement.

— Sois tranquille... j'ai fait comme pour moi.

Et nos deux braves se replongèrent vivement dans la mêlée.

C'était l'instant où le drapeau français était arboré sur Malakoff; l'enthousiasme

arrivait à son comble; tous ne songeaient plus qu'à marcher en avant... on sentait que Sébastopol était à nous.

Les divisions Dulac et de la Motte-Rouge n'avaient pas manœuvrés moins vaillamment et moins habilement que celle de Mac-Mahon; entraînées par leurs chefs, dans un de ces élans superbes qui renversent tous les obstacles, elles s'étaient emparées du petit redan de Carénage et de la courtine, poussant même jusqu'à la seconde enceinte.

Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués; le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblant les fossés, ouvrant des passages, jetant des ponts; la seconde brigade du général Mac-Mahon s'avancait rapidement pour le renforcer dans Malakoff; le général Bosquet, malheureusement frappé d'un éclat de bombe au côté droit, venait d'abandonner le commandement au général Dulac, que secondait parfaitement le général de Cisse, chef d'état-major du deuxième corps. Solidement installés dans toutes nos positions, nous pouvions marcher en avant.

Le général Pélissier, fit alors le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand redan, que devait suivre un peu plus tard l'attaque de la ville; après des efforts inouïs, les Anglais furent repoussés avec des pertes énormes; nos attaques contre le bastion central n'eurent pas un succès plus heureux; nous restions maîtres de la tour de Malakoff, mais la possession nons en était vivement disputée. Pendant près de cinq heures, les Russes redoublèrent d'efforts pour reconquérir cette position, qui était pour eux le point capital; heureusement, Mac-Mahon ayant reçu successivement, pour résister à ces combats incessants, la brigade Vinoy, les zouaves de la garde, la réserve du général Vimphen, une partie des voltigeurs de la garde, put tenir partout tête à l'ennemi. Une dernière fois, un peu avant cinq heures du soir, les Russes voulurent faire une tentative désespérée; formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage et par trois fois furent obligés de se retirer avec des pertes énormes.

Après cette dernière lutte, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent à nous envoyer jusqu'à la nuit quelques projectiles qui ne nous firent pas beaucoup de mal.

Le général en chef s'occupa alors de prendre des dispositions pour s'établir solidement sur la position conquise, et repousser de nouvelles attaques pendant la nuit, mais il s'aperçut bientôt que tout cela était inutile, car l'ennemi évacuait la ville. De longues files de troupes et de bagages défilant sur le pont en se rendant sur la rive Nord lui en avaient donné le pressentiment, des incendies, sur divers points, achevèrent de lever ses doutes... Il eut voulu alors pousser en avant, gagner le pont, fermer la retraite aux Russes... mais les magasins à poudre et divers établissements sautaient de tous côtés et auraient détruit nos hommes en détail; il fallut rester en position en attendant le jour.

(La fin au prochain numéro.)

On larro robâ.

On larro que robè, cein sè vâi ti lè dzo; on larro que sè laissè robâ, cein arrevè cauquies iadzo; mâ on larro que sè robè li-mêmo et que sè tràovè ein perda, cein est tant rà que vé vo contâ coumeint cein est arrevâ.

Tapotton, on petit pàysan dè per tsi no, ètâi à cor d'ardzeint et dè fein, et après ein avâi dévezâ avoué sa fenna, décidâ dè menâ à la fâirè iena dè sè duè vatsès, onna dzaille quel'avâi du làoton.

— Tâtse d'ein teri cein que le no z'a cotâ, lâi fâ sa fenna âo momeint iô modâ po la fâirè; tins bon!

La vatse l'âo z'avâi rapportâ se n'eintretin, et coumeint l'ètâi prâo galéza bête, m'einlèvâi se Tapotton n'ein reterâ pas 15 pices dè plie que ne l'avâi atsetâie.

Tot conteint, Tapotton avâi couâite d'apportâ ellia bouna novalla à sa pernetta; mâ trovâ dâi z'amis et nerabordâ à l'hotô què dévâi lo né. Sa fenna coudi bin fère on pou la potta et bramâ dè cein que l'ètâi tardi; mâ quand se n'hommo lâi eut montrâ et bailli la renaille, gonclia coumeint onna pétublia, et que y'avâi 15 pices dè bon, le fut tot lo drâi dè bouna, et âovrit lo gardaroba po lâi reduirè la borsa.

— Oh! atteinds-tè vâi! fâ Tapotton. Dévânt dè la reduirè baille-mè vâi dou francs. Y'é rendez-vous avoué lo syndiquo, à la pinta, et quand on a gagni onna bouna dzornâ, on pao bin s'accordâ ouqiè.

La Fanchette ve que ne faillâi pas refusâ et lâi baillè dou francs que met dein son porta-mounia et tracè po la peinta sein sè retzandzi. La pinta ètâi pleinna dè dzeins dâo veladzo et dâo défrou, que revegnont dè la fâirè. Tapotton s'achetâ à n'on bet dè trabilia decoutè dâi marchands d'affèrès ein bou que roudont lè fâirès et qu'ètient ovoué on gaillâ que menâvè on sindzo.

Tapotton, qu'ètâi dza on petit bocon allumâ, sè met à bragâ que l'avâi gagni 15 picès ein veindeint sa vatse et desâi ein sè fâiseint su la cousse: « Revigno dè la fâirè avoué lo bosson garni! » Faut derè que quand l'avâi trinquottâ, l'avâi onna niaffe et onna bragâ dâo tonaire.

A focce bâirè pè lo cabaret, la borsa sè retreint; mâ cein n'arrevâ pas à Tapotton ellia né quie, kâ quand vollie pâyî se n'écot et que pre lo porta-mounia dein sa catsetta, mè bombardâi se ne trovâ pas 32 francs dedein.

— Mâ que dâo diablo cein vâo-te-derè, se fe! y'avè dou francs ein vegneint ice, et ora y'ein é treinte-dou!

Nion, ne lâi compregnâi rein; mâ ein vouâiteint cè porta-mounia, ye ve que n'ètâi pas lo sin; a quoui ètâi-te don? On a su, ein après, que ion dè cliâo roudèu dè fâirè, qu'ètâi à coté dè

Tapotton et que l'avâi oïu bragâ que l'avâi lo bosson garni, lâi avâi robâ son porta-mounia que crâyâi pliein dè napoléons, et que lâi avâi met lo sin à la pliace po que Tapotton cheintè que l'ein avâi adé ion, se per hazâ fourrâvè sa man dein sa catsetta, et quand Tapotton a z'u decouvai que l'avâi treinta francs dè plie que dein lo sin, lo larro, qu'ètâi adé quie, n'a pas ouzâ reccliamâ, mâ l'a tant mé du djurâ ein dedein.

Comment lisent les dames. — Le célèbre critique Sarcey, dont nombre de journaux publient chaque semaine les spirituelles chroniques, reçoit sans cesse des tas de livres envoyés par les éditeurs ou les auteurs sollicitant un compte-rendu. Il va sans dire qu'il ne lui est guère possible de les lire tous, pas même de les parcourir; car il nous raconte en ces termes la manière dont il s'y prend pour se mettre en mesure d'apprécier toutes ces publications.

« Je ne parviens à lire moi-même plus de trois ou quatre volumes par semaine; mais j'ai un système pour les romans nouveaux. Je ne le donne pas pour infailible; il m'a réussi quelquefois. Je connais nombre de femmes qui sont de grandes liseuses de romans, et surtout de romans nouveaux. Je mets ma bibliothèque à leur disposition et les leur prête aussitôt arrivés, à cette seule condition qu'elles me diront si ça les a amusées et si c'est la peine que je les lise.

» Il va sans dire que je connais les personnes à qui je confie ce soin. Il y a telle d'entre elles qui me rapporte le volume, me disant avec admiration: C'est charmant!... lisez sur ma parole... » Ça me suffit; je ne l'ouvrirai même pas, persuadé qu'un roman qui l'amuse ne saurait avoir aucun intérêt pour moi. Si elle me dit au contraire: « On n'y comprend rien, c'est ennuyeux comme la pluie, » je mets le volume de côté: il doit y avoir quelque chose là-dedans.

» Je sais d'autres de mes liseuses qui ont du goût et de l'esprit; je tiens grand compte de leurs indications, et quand elles me disent, me rapportant un paquet de livres: « Vous savez, il n'y a rien pour vous, là-dedans », c'est comme si le notaire y avait passé. Je jette la sonde autre part. »

M. Paul Ginisty, qui publie régulièrement chaque semaine une spirituelle chronique dans le *XIX^e Siècle*, raconte dans les termes les plus amusants, l'aventure arrivée à un jeune réserviste français, actuellement aux grandes manœuvres. Les hommes de sa compagnie, éreintés de la marche de la veille, dorment sur la paille dans une grange. Mais Raoul — c'est le nom du jeune soldat — qui est habitué aux douceurs de la